

J'attends des livres en transhumance une plus-value dans la rencontre des esprits.

Fils de commerçant, destiné à prendre la relève de l'entreprise familiale, à dix-huit ans, mon bac G2 en poche, l'heure des questions sur mon avenir avait sonné...

Pour y avoir goûté lors de mes jobs d'été, je ne me voyais guère embrasser la carrière de rond-de-cuir, avec tout le respect dû à cette profession. Un bref passage à la fac de psycho, et je trouve un semblant de répit en entrant à l'École normale d'instituteurs (l'actuel IUFM).

Après cette formation, j'enseigne un an, comme instituteur niveau moyenne section en école maternelle. Deux années de disponibilité suivront, car déjà, c'est l'appel du voyage...

Avec mon propre argent mis de côté, je pars un an sur les routes d'Amérique : Québec, Canada, États-Unis, Mexique... J'ai 23 ans, et mon projet est simple : voyager au rythme de mon écriture. Je me targue d'être « le » nouveau poète et m'y emploie corps et âme. Mes maîtres sont : Ferré, Brel, Brassens, Nougaro pour les plus connus. Je voue une admiration sans bornes à Yvon Le Men que je vais écouter un peu partout en Bretagne.

Avec toute la délicatesse qui caractérisait mon cher Papa, il répondra à mes envies de voyage et d'écriture par un lapidaire : « Si tu tiens à écrire, tu peux le faire dans ta chambre ; et si tu veux faire l'écrivain, deviens Victor Hugo ! » Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est rempli d'affection que je me permets d'affirmer qu'il m'avait ainsi délivré mon visa pour les espaces infinis des livres que je voulais non seulement lire mais également écrire...

Je démissionne de l'Éducation nationale et vogue la galère : petits boulots, trois spectacles solos de poésie sonore connaissant plus ou moins de succès et enfin, au hasard d'une rencontre, la proposition de faire la lecture à des personnes âgées dans une maison de retraite. C'était le 30 octobre 1992... Une vraie révélation. Un plaisir partagé. Le début d'une nouvelle vie.

Depuis dix ans maintenant (j'en ai quarante-six), je suis lecteur public. Cette passion ne me lâche plus et me semble inépuisable. C'est en donnant de la voix que j'ai enfin trouvé « ma » voie ! C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'ai donné ce nom à l'association que j'anime : La Voie des Livres.

Le virus du voyage ne me quittera jamais. En 1997, j'entreprends sous le couvert professionnel et associatif, le Tour de France en livres, à pied et à voix haute. On peut lire le récit de cette aventure hexagonale dans *À pied et à voix haute* paru chez HB éditions. Les premiers chapitres du livre sont disponibles sur le site www.lavoiedeslivres.com.

Marche à pied, écriture et lecture vont de pair. Il y va d'un déplacement du corps tout entier dans l'espace concernant la première, de la main et des yeux pour la seconde et seulement du regard pour l'ultime. Au bénéfice de l'abstraction, le corps entrant de moins en moins en jeu.

Lorsque je marche, mon engagement physique et sensoriel concrétise ma relation abstraite au temps. À l'aune du temps que j'y passe, je lis l'espace qui m'environne ; et cette lecture m'enchant !

J'ai parcouru dix kilomètres de paysages à pied, j'ai mis trois heures ; mes yeux en mettent autant pour lire cent pages, soit 330 mètres de signes au format poche. Un bon roman, par son mystère, peut-il équivaloir à la distance toujours renouvelée qui me sépare des horizons vers lesquels mes yeux marchent ?

La métaphore opère dans les deux sens. Je crois aussi bien au voyage immobile que déclenche chez moi une lecture excellente, qu'à l'écriture qui afflue pour fixer mes pensées vagabondes quand je fais une bonne marche. Pour ma part, je ne conçois l'écriture que par ce que mes yeux regardent. Écrire le monde, c'est forcément le lire au préalable ; avant toute chose, je suis lecteur. Et lorsque je lis, le monde se met en marche...

Marcher, lire, écrire, comme une roue infernale pour un joyeux hamster !

La dynamo du corps en mouvement à la surface du monde, permet je pense, une incursion en profondeur de la pensée dans « l'âme ». Comme les mots nous font défaut pour parler « d'elle », depuis des siècles gens de parole et d'écriture y travaillent. D'arrache-pied, parcourir, et le monde et les livres, s'engager avec « elle », à trouver le début d'un dialogue.

Ma relation au texte est sensuelle. Certains font don de leur corps à la médecine, personnellement à chaque lecture je donne mon corps à la littérature. Tout en moi doit concourir à l'énoncé du sens et du mystère entremêlés que l'auteur a posé par ses mots sur la page. De la souplesse de mon bassin et de mes membres inférieurs à me tenir face au public dépend la tenue de mon buste d'où sortira fluide ou non le souffle alimenteur. Toute technique de voix commune aux comédiens et aux chanteurs exigeant une hygiène corporelle...

Lire au sortir d'un repas trop chargé peut vous casser les cordes vocales par une mauvaise respiration abdominale. La fameuse petite phrase : « Ne parle pas la bouche pleine ! » vaut autant pour le ventre. Paradoxal outil que notre bouche aux quatre usages : elle respire, elle mange, elle embrasse et elle parle. À soi de décider du moment pour chaque fonction.

Lecteur public ou haut-parleur demande d'être gravide, d'avoir de l'enceinte en soi. D'où la féconde expression « avoir du coffre ». Reste à trouver les perles du trésor, en termes clairs « le » répertoire. Ces petits bijoux de textes qui font votre bonheur avant de faire celui de vos auditeurs. Tout est là, dans le choix des textes que vous opérez, à cœur et grandes oreilles ouverts ! Depuis dix ans, ma bouche ne désemplit plus, or ne cesse de grandir ma faim !

Partout en France, les lectures publiques se multiplient et pourtant malgré cet engouement général, dire aujourd'hui : je suis lecteur public, ne veut rien dire pour la plupart ou alors...

– Ah, oui... Vous êtes conteur !

– Non, je ne suis pas conteur. Je lis des livres à voix haute et je le fais en public. La source de cet acte est une source écrite (poème, album, nouvelle, roman, essai, pièce de théâtre ou scénario de film...) à l'inverse du répertoire de tradition orale appartenant au conteur.

J'exclus volontairement de ma pratique de lecture à voix haute toute lecture de contes, exception faite de certains qui accèdent au répertoire écrit par l'excellence et la beauté de la forme dans laquelle leur collecteur, écrivain, philologue les a fixés sur le papier. C'est l'objet « livre »

ou « manuscrit » tenu entre ses mains qui identifie le lecteur public et qui le différencie radicalement du conteur.

Cela dit, qui pratique aujourd'hui « la mise en vie » des livres par la lecture à voix haute ?

Citons en priorité, les auteurs eux-mêmes qui mettent en voix leurs propres textes, les comédiens de théâtre et/ou acteurs de cinéma, dans les théâtres, les festivals, à la radio, sur internet, dans des studios pour des K7 ou des CD d'œuvres complètes enregistrées ; les bibliothécaires ; les enseignants dans leurs classes ; les journalistes littéraires à la télé ; les bénévoles passionnés qui prêtent leur voix aux aveugles, qui lisent aux détenus dans les prisons, à l'hôpital, aux retraités en résidence ; les retraités eux-mêmes qui lisent dans les écoles ; le papa ou la maman à la maison pour ses propres enfants ; le grand frère ou la grande sœur ; vous peut-être... J'en oublie certainement.

Mais au bas de cette liste, le lecteur public peut-il prétendre à une quelconque spécificité ?

Oui, par son engagement unique à lire des textes à voix haute, de tous genres confondus, auprès de tous les publics, en tous lieux formels et informels. Son objectif : constituer « le » répertoire idéal (qui n'existe pas, on le sait) capable de répondre en toutes circonstances aux demandes les plus diverses. Il n'a de cesse de trouver sur son chemin les « quelques » livres à partager dans l'émotion et la jubilation incontournables du cœur et de l'esprit.

Juin 2001, place Saint-Sulpice à Paris, au 19^e Marché de la Poésie. Je suis en train de lire *Et pit et pat à quatre pattes* de Jeanne Ashbé (collection Pastel, l'École des loisirs). L'enfant, dans la poussette qui me fait face, n'en peut plus. Il a les jambes en l'air, ses yeux roulent, ses mains veulent toucher l'objet de son désir. Avant même que de savoir marcher, cet enfant prend son pied avec un livre, sous l'œil complice et ravi de sa maman qui m'avouera quelques instants plus tard : « Je ne pensais pas que la lecture pouvait avoir autant d'effet sur un enfant de cet âge... »

Pour bien comprendre la scène, il faut savoir que je choisis de préférence des livres de grand format, sans trop de texte et dont les illustrations, au dessin clair et aux couleurs contrastées, peuvent s'observer de loin (quatre à cinq mètres) ; que je photocopie toute l'histoire au dos du livre et qu'une fois faites les présentations du titre de l'album, de ses auteurs, illustrateurs et maison d'édition, je porte celui-ci à la hauteur

de mon visage afin de m'en servir comme d'un masque de théâtre ; tournant les pages au moment opportun.

Outre une gestuelle de mains précise, c'est tout le corps qui s'implique dans la dynamique proposée par l'image (fusée qui décolle, bateau qui tangue, méchant qui parle ou qui danse, etc.), aidé en cela de tous les bruitages et de toutes les variations de voix possibles. Paradoxalement, malgré l'implication physique, aux dires des spectateurs, très rapidement le médiateur est oublié au bénéfice du livre. Mieux, donnant son corps à la lecture, il devient l'homme-livre ! Personnage hybride qui bien que nourri des techniques du conteur, de celles aussi du comédien, voire du marionnettiste, n'est ni l'un ni les autres mais simplement lecteur public.

Dans l'univers du livre, pour des raisons longuement analysées dans des articles très épais, l'adolescence est un trou noir. Auteurs et directeurs de collections se penchent souvent sur la question ; malheureusement, par le petit bout de la lorgnette « marketing ». Je connais vos problèmes, j'en ai fait l'inventaire et je vous lance une série sur la drogue, le racisme, le sida à l'école. On formate l'écriture, on ne voit plus que le code barre.

Récemment, j'ai trouvé dans le recueil d'un très jeune écrivain, une nouvelle remarquable. Le fait divers qu'elle relate est terrible. Une jeune adolescente se fait violer à domicile par une des bandes de la cité, que mène le fils du maire grâce à son fric qui paye la drogue. Alors qu'elle vit recluse avec l'enfant issu du drame, sa vie bascule cette fois dans la tendresse, le jour où elle accueille un jeune garçon de son âge, traqué lui aussi à son tour par cinq loulous qui ne trouvent rien d'autre à faire que de faire chier le monde parce qu'ils s'emmerdent. Croyez-moi la lecture laisse des traces. Dans la minute qui suit et toutes affaires cessantes, les documentalistes sont sommés d'acquérir le bouquin.

Comme choquer pour choquer n'offre aucun intérêt, j'ose parier que le fond (cette histoire pour certains les concerne) les aide inconsciemment à reconsidérer la forme, donc le livre, qui pour eux, d'ordinaire, ne représente rien si ce n'est la contrainte. En espérant aussi que le regard de l'écrivain permette à ceux qui vivent cela de l'intérieur de prendre un peu de recul.

Ce texte ne laisse personne indifférent. Un jour, c'est une prof de lycée privé (on va dire « protégé ») qui s'insurge dans mon dos : « Ras le bol de toujours leur donner la parole à ceux-là ! »

Une autre fois, la censure a failli opérer. Devant deux classes de première, dans un salon, en pleine lecture, on me passe un portable au

bout duquel éructe la directrice des affaires culturelles de la ville. Non loin de là, l'oreille d'un délateur venait de lui signifier la seule obscénité qu'il retenait du texte. On m'intimait d'interrompre sur le champ la séance. Me voyant hésiter, la prof d'anglais chargée du groupe me subtilise le téléphone : « Madame, ce que fait ce lecteur est totalement salubre, deux jeunes filles de nos classes, il y a peu, se sont fait violer. La fiction et les mots qui la portent peuvent aider à parler... »

Ce sont là des réactions extrêmes, sachant que neuf fois sur dix, le texte est lu jusqu'à son terme dans l'émotion la plus intense qui soit.

N'allez donc pas en déduire, que devant un parterre d'affreux jojos je ne lis que des horreurs et devant une assemblée de veuves d'exploitants agricoles des histoires du terroir. Ce serait faire peu de cas de mon souci d'éclectisme, car la diversité des textes lus, des écritures mêlées, des thématiques qui se répondent ou qui s'opposent, sous-tend mon utopie de base : à l'ouverture d'un livre c'est un esprit qui s'ouvre.

Au cours des formations à la lecture à voix haute que nous organisons, revient toujours cette préoccupation : « Que lisez-vous pour tel ou tel public ? »

Bien que nous fournissions nos propres découvertes en remettant à chaque stagiaire des références précises et commentées, il ne s'agit que d'une trousse d'urgence. C'est à chacun selon ses propres coups de cœur de réunir les pièces de son trésor.

Notre recherche s'oriente surtout vers l'analyse de la structure des récits, avec le difficile mais passionnant travail de coupe. Tout ne se lit pas forcément à voix haute. Comment réduire un texte sans pour autant trahir l'auteur ? Toutes choses auxquelles s'ajoute notre objectif de donner à chacun les rudiments concrets d'une bonne maîtrise vocale, hauteur, vitesse, volume, le corporel et le respiratoire, ainsi que toutes techniques concourant à rendre une lecture vivante.

Comment s'organise une séance ? Comment s'aménage un espace ? Comment accueille-t-on le public ? Quels types d'animations mettre en place hors les murs de la bibliothèque pour que celle-ci soit reconnue dans le paysage au même titre que le bureau de la poste, le centre commercial ou la station service ?

Car lire un livre dans la ville amène aussi à lire la ville. La scène qui suit est exemplaire. À l'angle d'un bureau de tabac-loto-tiercé et tout ce qui se gratte avant le tirage, samedi matin, ciel bleu, j'installe mes livres à l'heure de pointe. Curiosité, indifférence, je fausse les pronostics puisque je n'ai rien à vendre. Un homme qui semble avoir l'âge d'un grand-père, s'approche, écoute un bon moment.

– Elles sont bien vos histoires. On les trouve où vos livres ?

– À la bibliothèque monsieur !

– C'est où ça ?

Derrière lui, au-dessus de sa tête, un panneau : Bibliothèque municipale Jacques Prévert 50 mètres...

– Ce bâtiment, là ?... Mais ça coûte cher là-dedans !

– Non monsieur, c'est gratuit et aujourd'hui je donne un peu de bon temps à ceux qui veulent en prendre. Merci d'en avoir pris !

J'aime avant tout l'idée que le lecteur public donne du plaisir, que son action s'inscrive avec simplicité au quotidien des villes, au croisement des peuples et des cultures. Et pour y satisfaire, une fois de plus, je repars en voyage. Sur les Chemins d'Oxor, cette fois, pour faire le Tour de la Méditerranée, en livres, à pied et à voix haute.

L'idée de ce voyage m'est venue en novembre 2000, à l'occasion de mon séjour au Liban pour le salon du livre de Beyrouth. L'accueil du public y fut formidable ! Les paysages de bord de mer achevèrent de me convaincre. J'allais partir sur les Chemins d'Oxor...

Mais qu'en est-il de ce mot que l'on ne trouve dans aucun dictionnaire ?

Oxor, est l'alliance sonore des syllabes « Occ' » et « Or' » d'Occident et d'Orient. Lecteur public en langue française accompagné d'un traducteur pour chaque pays que je traverse, je cherche une géographie d'histoires communes. Un fond commun à partager pour adoucir les formes qui nous séparent.

Je marche autour de « la » grande bleue en espérant pouvoir glisser dans le regard des sédentaires l'idée qu'avec un livre il est possible d'aller vers l'autre.

Marc Roger

Marc Roger est lecteur marcheur. Un voyage littéraire à suivre par ses chroniques et ses photos sur www.oxor.net.